

Selfinaz SEKER

Date de l'entretien : mardi 21 novembre 2017

Lieu de l'entretien : Cenon 33150

Enquêteur : Hürizet Gunder

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

HÜRIZET GUNDER - *Bonjour, madame Selfiaz, nous vous remercions de nous accueillir chez vous. Vous allez nous raconter votre vécu avant d'arriver en France.*

Que faisiez-vous en Turquie ?

SELFINAZ SEKER - Nous travaillions dans les champs, la ferme, l'agriculture et nous nous occupions des enfants et de l'entretien de la maison. Le repas, etc. J'ai six enfants.

Êtes-vous allée à l'école ?

J'y suis allée trois ans à l'école. Peut-être deux car c'était irrégulier. Mon père avait invité notre instituteur à la maison et il lui avait expliqué qu'il n'y avait personne pour faire le ménage à la maison. Mais je sais lire et écrire.

Donc, vous vous occupiez des animaux ?

Nous en avons beaucoup, des moutons, des oies, des vaches, de tout. Nous travaillions à l'extérieur et à l'intérieur.

D'où venez-vous de la Turquie ?

Kars, Posof, Yeniköy. Notre séparation du village fut très dure.

Qui vous a poussé à venir en France ?

Mon mari, a travaillé pendant six ans en France comme un célibataire puis il a envoyé un coursier en Turquie. C'est un voisin qui nous avait apporté la lettre. Je l'ai donné à mon père. On a dû sortir du village pour la consultation médicale, et je devais aussi emmener mes enfants. C'était la première fois que je prenais la voiture, et que je sortais de mon village pour aller à Ardahan. Et j'ai eu le mal du transport. J'étais déjà allé à Posof mais Ardahan est plus loin et plus plat. Il n'y a pas d'arbres. C'était très bizarre pour moi. Je me suis même demandé pourquoi il n'y avait pas d'arbres. À Posof, il y a beaucoup de forêts. Au retour donc, j'ai eu le mal du transport et à tel point que j'ai dû descendre de la voiture. Un de nos proches voisins m'avait prêté son cheval pour aller au village. Moi, sur le cheval, mon père à pieds à mes côtés. On a dû marcher environ 2 heures. Mon mari est venu nous chercher à Posof, il avait vendu un terrain aussi dans lequel j'avais cultivé des oignons, du maïs, des pommes de terre. Ensuite nous sommes allés à Kars pour récupérer nos passeports. Tout le monde est venu pour nous dire au revoir. Il est très difficile de se séparer de ses parents, de sa patrie, de ses frères et sœurs, de ses voisins. C'était vraiment difficile mais que voulez-vous, c'est une histoire de gagner son pain et notre pain à nous se trouvait en France. Donc nous sommes allés à Kars. Les enfants, 17 ans 16 ans 13 ans, 12 ans, 7 ans, 6 ans. J'avais un neveu qui nous avait aidés pour les passeports. À Kars, nous sommes restés chez la tante de mon mari, deux nuits.

Qu'avez-vous pris en partant du village ?

Comme nourriture, j'ai pris du boulgour, un peu de fromage. C'est ma belle-sœur qui m'avait dit d'en prendre. Une couverture en laine de deux personnes parce qu'il savait que moi, j'avais besoin d'une couverture en laine et qu'on ne pourrait pas en trouver en France. J'ai envoyé toutes mes affaires personnelles chez mon père. Je

n'ai rien revendu. J'ai juste donné ce dont je n'avais pas besoin. Donc on a reçu nos passeports, et on a pris le chemin pour Karacabey à Bursa car mon beau-frère, ma belle-mère, y étaient. On y est restés deux nuits, d'ailleurs j'y ai laissé le fromage. Nous sommes allés à Istanbul, chez un voisin, nous y sommes restés deux nuits aussi pour le visa au Consulat de France. C'est notre beau-frère qui nous a amenés en voiture à Istanbul évidemment. On lui a donné une petite contribution. De Posof à Karacabey, nous avons pris le bus. Donc le remplaçant du consul a regardé les enfants et à signé. Nous sommes sur le chemin et moi je me pose beaucoup de questions, « *Comment c'est ?* », « *Qu'est-ce qu'on va faire ?* », « *Comment on va faire ?* », « *Comment on va éduquer nos enfants ?* »... J'ai eu toutes ces interrogations en moi. Les enfants eux, étaient plutôt enthousiastes. Je me suis beaucoup interrogée. Donc, nous avons pris l'avion et nous sommes descendus à Paris. Ensuite mon mari nous a descendus au métro, un lieu tout sombre. Les enfants me disaient, « *Maman, on va où ?* ». Nous sommes allés à la gare, où je voyais pour la première fois des hommes noirs. Seuls leurs ongles et leurs langues étaient blancs. Ils étaient très noirs, du moins c'est comme ça qu'on les voyait. Mon mari était allé acheter des billets. À son retour, les enfants ont dit à leur père, « *Papa, pourquoi tu nous a laissé ici, ces gens aurais pu nous manger.* ». Mon mari a dit, « *Mais non, personne ne mange personne, ce sont aussi des humains.* ».

La première fois que vous êtes descendue de l'avion, qu'avez-vous pensé ?

Je me suis dit, « *C'est très grand, avec beaucoup d'immeubles.* », et je me suis dit, « *De quoi vivent-ils ?* ». Donc, de Paris, nous sommes arrivés en train à Bordeaux. Nous étions huit, nous ne pouvions pas prendre de taxi car nous devions nous diviser pour prendre deux taxis mais mon mari n'a pas voulu, de peur d'un enlèvement. Mon mari a appelé un ami qui avait une grande voiture. Mon mari avait loué un appartement à Saint-Germain-du-Puch. C'était le ramadan, nous avons rompu notre jeûne à Paris avec des sandwiches, de l'eau et du fromage. Nous sommes arrivés à Saint-Germain-du-Puch vers 3, 4 heures du matin. Nous avons commencé le ramadan à Istanbul. C'était la nuit, il faisait nuit, je ne voyais rien. Grâce à Dieu, Israfil, un compatriote voisin est venu. Il nous a pris et nous a amenés

chez lui, chez Zekyie. Nous avons mangé chez eux le sahur [Repas, pendant la nuit pour le jeûne]. Ensuite, nous sommes rentrés. À la maison il y avait quatre couvertures et quatre matelas. Cuillères, fourchettes mais pas en nombre suffisant. C'était un logis dans un château. Évidemment nous étions mieux lotis dans notre maison du village. Donc, nous nous sommes levés. Nous n'avions pas dépensé l'argent de mon mari, l'argent que l'on avait de la vente d'un terrain et de l'or. Le lendemain, nous sommes allés au magasin c'est Israfil, notre voisin qui nous y avait amenés. Il s'est vraiment occupé de nous pendant plus de trois mois. Donc, nous avons acheté ce dont on avait besoin au magasin. En septembre, Gengiz, celui qui vient de Cilvana, marié à Lutfiye travaillait à Ford. Sa femme, allait travailler aux vendanges d'ailleurs elle y amenait aussi ses enfants. Ahmet et Aytürk. Le responsable m'avait montré comment tenir le sécateur et on ne devait pas enlever les gants. Donc, nous avons travaillé et gagné de l'argent. J'ai demandé à Israfil de nous amener au magasin et j'ai utilisé l'argent des vendanges pour renouveler certaines choses usées de la maison.

Donc, maintenant vous vivez en France, à Saint-Germain-du-Puch est-ce qu'il y avait beaucoup de Turcs ?

Non, c'était un petit village. J'allais au marché. Au marché de Libourne aussi de Bordeaux, de Créon.

Comment vous êtes-vous adaptée à la France ?

Mon père défunt m'avait dit, « *Ma fille, n'y allez pas, ça va être dommage pour tes enfants.* ». Je lui avais répondu, « *Papa, moi je vais revenir.* ». Mon intention était de repartir. Je suis en train de vous parler mais mon cerveau est là-bas. Nous avons vieillis, nous sommes retraités et nous sommes toujours ici. Cela fait trente-sept ans que nous sommes en France et je ne me suis toujours pas adaptée à la France.

Vous n'avez pas non plus pu apprendre le français ?

À l'époque, il n'y en avait pas et puis il y avait aussi le « qu'en-dira-t-on ». Les rumeurs, les « on-dit ». La femme d'un tel est ici ou là. Évidemment, je le regrette. J'aurais pu apprendre un peu et avoir mon permis. J'ai vécu dix ans à Saint-Germain-du-Puch. Oui je cultivais des légumes et j'ai élevé des poules que l'on consommait après. Je faisais du pain maison, les enfants ne mangeaient pas le pain industriel. Une fois, des bouts de bois sont sortis du pain. J'ai tout fait moi-même de 74 à 94. Je vivais en ville comme si je vivais en campagne, jusqu'à ce que les enfants travaillent. J'ai travaillé une fois aux vendanges, puis je n'ai plus eu besoin de travailler car les enfants travaillaient. Donc nous avons vendu notre maison en Turquie et ma priorité c'était de racheter une maison, car si nous devions repartir, qui allait nous accepter ? Donc nous sommes repartis en Turquie, deux ans après, les enfants sont restés ici, juste mon mari et moi au mois d'avril. Mon père me disait, « C'est le bon mois pour voir ce que valait une terre. ». Nous sommes allés à Inegöl. Le premier jour nous avons visité la famille. Ensuite nous sommes allés près d'une vigne tellement bien fleurie. J'avais l'impression que la terre me parlait. Sur cette terre, il y avait une maison de deux étages, nous l'avons achetée. Ensuite nous sommes retournés en France. Ainsi, j'étais beaucoup plus tranquille. Nous avons aussi une petite dette. Ensuite, l'année d'après nous sommes allés avec Mürsel pour l'acte de propriété et l'année d'après avec tous les enfants dans un minibus. Ça, c'était cinq ans après donc les enfants n'ont pu voir la Turquie que cinq ans après. Mon fils aîné est allé faire son service militaire mais malheureusement il n'en n'est pas revenu vivant. Il est décédé en faisant son service militaire. Donc, nous sommes en vie et nous sommes encore ici alors que nous devons partir.

Entre-temps, vous avez marié les enfants ?

Oui, lorsque nous habitions à Saint-Germain-du-Puch, la première à se marier fut Ismigül, elle est partie. Ensuite ce fut Mürsel. Ils sont restés un an avec nous puis ont eu leur premier enfant et sont aussi partis. Vasfi s'est marié, je me suis aussi occupée de son enfant.

Vous vous adaptez à l'alimentation française, comment avez-vous fait ?

Nous ne nous sommes pas adaptés à son pain, comment s'adapter à son fromage ?

Vous avez été une vraie mère...

Les trois premiers mois j'ai acheté du pain et ensuite j'ai tout le temps fait du pain.

La couverture que vous aviez amenée pour vous, en coton ?

J'ai acheté et lavé 500 kilos de coton et j'en ai fait aussi pour les enfants et j'ai fait amener le tissu.

Quand avez-vous déménagé à Cenon ?

Nous avons un T5 et on était treize à y habiter. Nous n'avions pas la télévision turque. Mon fils, Mürsel avait réussi à trouver une machine pour recevoir quelques chaînes mais nous n'avions pas de balcon alors la voisine nous a proposés d'installer la parabole sur son balcon pour que l'on puisse regarder la télévision turque. Pendant cinq ans on a réussi à recevoir des chaînes. Nos voisins, que ce soient ceux de Saint-Germain-du-Puch ou ceux de Cenon étaient formidables. Nous avons des voisins français, italiens. Lorsque je faisais du pain, ça sentait alors je leur en donnais à eux aussi. Et ils ne me rendaient jamais mon assiette vide. Ils mettaient des bonbons souvent. Les Italiens nous aimaient beaucoup et venaient demander pour voir comment on faisait le pain. Ils me demandaient la recette. On est restés dans cet appartement pendant cinq ans. Ensuite, nous avons emménagé ailleurs au cinquième étage où on est restés cinq ans puis notre fils Mürsel a acheté un terrain où il a construit. Mon autre fils a voulu retourner en Turquie.

Toi, tu n'es pas partie et un de tes fils est parti ?

Oui, j'ai beaucoup pleuré son départ. Je n'arrivais même pas à rentrer dans sa chambre tellement j'étais triste. Maintenant je me dis qu'il a bien fait malgré les

difficultés. Il a beaucoup travaillé pour s'habituer là-bas. Grâce à Dieu maintenant il a une quinzaine d'employés.

Êtes-vous retraitée d'ici et de là-bas ?

Je ne suis retraitée que d'ici. Mon mari est retraité d'ici et de là-bas. Cet argent nous suffit car nous vivons avec notre fils, mais si nous devons nous séparer, il est vrai que cela ne nous suffirait pas. Ici et là-bas je suis chez mes garçons. Six mois ici et six mois là-bas et puis nous sommes allés quatre fois à la Mecque. Nous avons aussi un logement en Turquie car il nous était difficile de monter les escaliers du cinquième étage. Mais j'ai encore beaucoup besoin des enfants.

Vous habituez- vous facilement à la vie là-bas. Avez-vous encore de la famille à part vos enfants ?

Oui, je n'ai pas de difficultés. Nous menons la même vie là-bas et ici. J'ai deux sœurs. Une à Eregli et l'autre à Genlik. Je les revois facilement et puis nous avons beaucoup de voisins. Nous nous occupons très bien.

Par rapport aux services de santé, comment sont vos rapports ?

Avant, nous ne tombions pas souvent malades mais maintenant, avec la vieillesse on tombe souvent malades puis en Turquie les services de santé ont beaucoup évolué. Les hôpitaux en Turquie nous ont très bien accueillis et puis comme il est aussi retiré en Turquie, il a une couverture sociale en Turquie aussi.

Si vous deviez revenir en France, reviendriez-vous ?

Si mon mari est ici oui. Que faire toute seule Hürizet ?

Qu'est-ce que la France vous a apporté ?

Le bénéfice de notre travail. La contrepartie de notre travail. Et grâce à ce bénéfice, nous avons acheté et nous sommes devenus propriétaires. La France nous a aidés à avoir une bonne situation et a aidé nos enfants. Ce serait mentir de dire qu'elle nous a rien apporté.

Et vous, qu'avez-vous apporté ?

Notre travail, rien de plus.

Que voulez-vous dire aux futures générations ?

Qu'ils aient de la patience car c'est un temps difficile pour eux. On a réussi à élever nos enfants avec nos valeurs et notre religion mais eux, comment vont-ils faire pour leurs enfants et leurs petits-enfants ? J'y pense beaucoup. Nous sommes fautifs car nous avons amené nos enfants, ils ont grandi ici et ils n'ont pas l'intention de repartir en Turquie. Éduquer en gardant les mêmes valeurs va être très difficile. Nous sommes la cause de ce qui va se passer dans le futur.

Votre mari était l'un des fondateurs du centre culturel et vous aviez beaucoup d'invités chez vous. Comment faisiez-vous ?

Nos quatre premiers enfants avaient eu une scolarité et une éducation religieuse en Turquie mais pas Mücahit et Senay. Nous sommes allés en Allemagne pour le décès d'un oncle et là, nous avons vu des mosquées construites par des compatriotes. Nous sommes allés en Hollande et pareil, nous avons vu une église transformée en mosquée. Le fils de mon beau-frère a lu un verset du Coran et moi j'en ai pleuré. Je me disais, « *Mais comment ça se fait, il est plus petit que nos enfants et il s'est déjà réciter un verset, mais que va-t-on devenir ?* ». Lorsque nous sommes rentrés, il y avait un compatriote qui était parti à la Mecque. Ils se sont composés en association et c'est ainsi que s'est créé le centre culturel. À l'époque, il y avait beaucoup de voisinage et beaucoup de visites chez les uns et les autres.

Hébergiez-vous des gens chez vous ?

Oui, il nous est arrivé d'héberger des gens en attente de régularisation, des gens de notre région dont un qui est resté un an. Un autre qui est resté quelques jours. Évidemment on les logeait et puis les nourrissait aussi. Il s'est marié et a fait venir sa femme qui a été hospitalisée un moment. Je suis allée la voir. Comme elle était jeune mariée elle avait des bracelets. Je lui ai dit qu'elle ne devait pas garder les bracelets à l'hôpital alors elle me les a donnés mais d'une telle tristesse car elle a pensé que je lui prenais son or car elle allait mourir.

Donc, peut-on dire que vous êtes arrivée en 1979 et que vous avez été la mère de beaucoup de personnes ayant besoin d'aide, à ceux qui venaient d'arriver ? De votre vécu vous avez bien orienté ceux qui venaient d'arriver ?

Il y avait un monsieur Mehmet, sa famille venait de Flers et nous sommes devenus des voisins très proches. Nous étions déjà voisins au village, avec eux, nous allions au magasin, au marché, nous faisions beaucoup de broderie avec les femmes des deux familles. Nous avons beaucoup fait de broderie.

Voulez-vous ajouter quelque chose ?

Non, je vous remercie.

Vous avez à Bordeaux un fils marié, vos deux filles mariées, votre garçon en Turquie marié, une fille en Allemagne mariée aussi, combien de petits-enfants avez-vous ?

J'ai dix-sept petits-enfants et des arrière petits-enfants. C'est un très beau sentiment.

Allez-vous souvent en Allemagne, vous vivez une double nostalgie ?

Pas très souvent. Un en Turquie et une autre en Allemagne et puis on ne peut plus facilement se déplacer car on a des problèmes de santé.

Merci beaucoup.